

Cette reprise des *Huguenots* que l'Opéra vient de faire, et qui finalement devait réussir, n'aura été au début qu'une suite d'inextricables mésaventures. L'abbé de Bernis disait à M. de Choiseul, qui lui refusait un poste de secrétaire d'ambassade : « Soit, monseigneur, vous m'empêchez de faire une petite fortune, eh bien! j'en ferai une grande. » Si // 763 // le destin qui gouverne les chances d'une soirée théâtrale n'était pas un de ces êtres de raison auxquels on ne parle et qu'on n'incrimine guère que dans les tragédies classiques, c'est un peu là le langage que le directeur de l'Opéra aurait pu tenir en cette circonstance. Tout craquait, s'effondrait ; tout a sauvé en un clin d'œil. Voyons comment la partie s'était d'abord engagée, nous verrons ensuite comment elle vient d'être complètement gagnée. Reprendre *les Huguenots* sans un ténor de race, et quand on laissait M. Villaret en possession du rôle de Raoul, c'était déjà bien aventureux ; mais on avait une Valentine toute neuve, M^{lle} Hisson, et pour la reine de Navarre M^{lle} Battu, un talent noble, éprouvé, et qui n'avait encore jamais fait un faux pas. Les débuts de M^{lle} Hisson dans *le Trouvère* [*Il Trovatore*], ces fameux débuts, dégagés aujourd'hui de tous les feux de paille qui les accompagnèrent à la Saint-Jean, étaient-ils bien de nature à justifier un tel empressement? Ce n'est pas nous qu'il faudrait interroger sur ce point, et nous aurions en vérité trop beau jeu à nous écrier : « Nous vous l'avions bien dit! » Il y a de ces prophéties dont personne n'aime à tirer gloire. D'ailleurs les encouragemens, même excessifs, faits à la jeunesse n'ont jamais rien qui doive effaroucher. C'est déjà si rare qu'on lui ouvre la barrière, qu'il paraît fort simple qu'elle en profite, d'autant plus que c'est à ses risques et périls qu'elle s'y lance. L'exemple de M^{lle} Hisson l'a bien prouvé. Jusqu'à la veille de la représentation, tout le monde croyait à son succès, une cantatrice allait naître, on chantait déjà *noël* autour d'elle, lorsque soudain, à la répétition générale, revirement complet. « Madame se meurt, madame est morte! » L'illusion s'était prolongée aussi longtemps qu'on n'avait en affaire qu'à des études partielles, elle disparaissait au vrai moment, à cette heure critique entre toutes où il s'agit de résumer, de rassembler, de *créer*, d'être dans son entier, vivant et agissant, le personnage dont on s'était laissé raconter l'anecdote par ses professeurs de chant et de déclamation. Après avoir commencé par bien atteler, M^{lle} Hisson n'a point su partir. Des pieds et des mains elle s'est embarrassée dans les rênes, et le char entraîné l'a lancée dehors comme l'Hyppolite de *Phèdre*. Par bonheur, au premier cri d'alarme, M^{me} Marie Sass [Marie Sasse], qui se tenait là toute prête, est accourue pieusement pour voir tomber la jeune victime et recueillir le rôle échappé de ses mains. Pour dire cette chute épique et ses interminables péripéties, il faudrait tout un récit de Thémène. Qu'on se rassure, nous ne le ferons pas. Il nous en coûterait cependant de nous taire sur le triste sort de M^{lle} Battu, la princesse Aricie de cet événement, si mal à propos enveloppée dans les catastrophes du premier soir. Au moins la tragédie de M^{lle} Hisson s'était passée dans l'avant-scène, on en parlait, on n'y assistait pas, tandis que cette infortunée reine Marguerite, si maussade et si enrhumée au milieu de ses baigneuses, et dont l'enrouement opiniâtre, horrible, l'histoire de ce Joseph qui chante sa cavatine // 764 // au-dessus du ton pour être resté top longtemps dans la citerne, quel spectacle et quel deuil! Une artiste de cet ordre compromise, et peut-être sans retour, par un excès de zèle, et pour s'être dévouée en voulant nous sauver tous du déplaisir d'entendre à sa place M^{lle} Hamackers!

On le voit, la mauvaise chance n'y avait point épargné sa peine. Ce pendant il est des cas où la mauvaise chance elle-même se trompe, et finit de cause à l'improvisiste par une indisposition, passe la main à M. Colin, un *jeune*, qui, sans expérience ni grand talent, mais fort d'une voix capable de ne pas rompre, supporte à

l'étonnement de tous pendant cinq heures le fardeau de ce rôle écrasant. M. Colin, que cette épreuve à brûle-pourpoint a tiré de l'obscurité, n'est assurément pas un chanteur ; mais c'est une voix d'opéra, un ténor de résistance et de répertoire, et j'avoue que rencontrer cet avantage chez un jeune homme d'encolure svelte est aujourd'hui un bien trop précieux pour qu'on se montre très difficile sur des qualités de distinction et de virtuosité, qui d'ailleurs pourront venir plus tard. Le plus pressé pour le moment était de conjurer le sort et d'en finir une bonne fois à l'Académie impériale avec la période éléphantine des ténors. Somme toute, cette première soirée, malgré ses désastres, avait encore eu d'heureuses rencontres, — les chœurs d'abord en général, et en particulier *la bénédiction des poignards*, exécutée avec une magnificence de sonorité due à de vigoureux renfort habilement distribués, et le soin partout apporté à la restauration musicale du chef-d'œuvre. En même temps qu'on renouvelait les décors et les costumes, qu'on s'ingéniait à rajuster la mise en scène, à donner aux ballets une physionomie plus pittoresque, on remontait au texte de la partition, on révisait les mouvemens. C'était assurément la chose la plus simple qui se pût faire en pareille occasion ; mais on avait compté sans les musicastes, sans les gardiens de palimpsestes qu'enflamme toute modification imposée à la ritournelle dont ils ont les oreilles rebattues. A les entendre, M. Gevaert [Gevaert], en ralentissant ici et là les mouvemens, manquait à tous ses devoirs d'honnête homme et de maître, comme si la précipitation n'était pas toujours le fait d'un mouvement qui se dérange ou d'une pendule qui se détraque. A mesure que la désuétude entreprend un ouvrage, l'exécution n'en devient que plus rapide. Est-ce la hâte d'être plus vite débarrassés qui à la longue pousse ainsi orchestre, chanteurs et chœurs à mener plus lestement la besogne ? On n'ose le dire, et cependant la question de métier en arrive toujours si bien à avoir raison de la question d'art qu'on serait presque tenté de croire à quelque influence de cette espèce. Quoi d'étonnant alors à ce que le premier souci d'un musicien tel que M. Gevaert [Gevaert], chargé de reconstituer après cinq ans l'intégrité d'une partition, s'applique à modérer, à tempérer les mouvemens plutôt qu'à les pousser ou les maintenir sur une voie où leur propre pente les entraîne ?

Cependant le but de cette reprise des *Huguenots* n'était atteint qu'à moitié. Le succès se dessinait tant bien que mal, on réussissait, mais par des élémens connus et en quelque sorte à demeure à l'Opéra, les chœurs, l'orchestre, la mise en scène. M^{me} Marie Sass [Marie Sasse] et sa voix splendide dans *Valentine*, M. Faure dans le comte de Nevers, n'offraient au public qu'un intérêt déjà plus longtemps escompté. C'était un peu le dîner de Boileau : on n'avait ni Lambert ni Molière, et l'important était de les avoir. L'imprévu, l'inédit, s'obstinaient à faire défaut ; on se piqua au jeu, et l'engagement de M^{me} Carvalho fut résolu et signé en quelques heures, au milieu des pourparlers qui devaient aplanir le différend survenu à propos de la question de *Faust*. Aujourd'hui que l'éclat de ces débuts a dépassé tout ce qu'on pouvait attendre, il devient très facile d'approuver et de prophétiser. Il n'en est pas moins juste de reconnaître que ce coup de tête profitera immensément au répertoire. La question n'est pas de savoir si au théâtre l'engagement de M^{me} Carvalho plaît à tout le monde ; ce qu'il y a de certain, c'est que le public s'en accommode à merveille. La foule énorme, les applaudissemens, tout cela porte un assez haut témoignage en faveur de la mesure qu'on vient de prendre. Nous parlions dernièrement de l'insensibilité du public à l'endroit des artistes de théâtre : elle existe en effet, brutale et féroce ; mais ne frappe que sur ceux qui n'ont plus de talent. Dans le cas contraire, aux élans de son admiration se mêle une véritable frénésie sympathique. Ainsi, dans les applaudissemens qui l'autre soir accueillaient M^{me} Carvalho avant même qu'elle n'eût ouvert la bouche, on sentait je ne sais quelle tendresse émue qui, dans la virtuose, cherchait la femme pour lui parler au cœur. A des avances faites sur ce ton,

il n'y avait qu'une manière de répondre, M^{me} Carvalho l'a compris, et la cantatrice s'est exécutée de la meilleure grâce. Elle a dit sa cavatine avec une délicatesse, une bravoure, un art dont la perfection n'est plus en cause. L'unique préoccupation était de savoir si dans cette vaste salle de l'Opéra, très sonore pourtant, sa voix porterait, et, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, on peut être rassuré. Il en est un cependant sur lequel j'appelle toute l'attention de M^{me} Carvalho, je veux parler de son geste et de ses mouvemens de physionomie, presque toujours empreints d'un *naturel* d'opéra-comique. Ainsi, dans le duo avec Raoul, dans la *strette* surtout, elle a des espiègleries qui rappellent *les Noces de Jeannette*. Chose curieuse, chez M^{me} Carvalho, qui est en musique le style même, l'actrice a toujours plus ou moins manqué d'élévation, elle chante *grand* et joue *petit*.

A peine l'engagement de M^{me} Carvalho était-il connu, qu'une lettre de M^{lle} Nilsson paraissait dans les journaux. L'aimable et brillante Suédoise, rendant à l'ancienne directrice du Théâtre-Lyrique tous les hommages qui lui sont dus, déposait modestement à ses pieds le rôle de Marguerite dans l'opéra de M. Gounod. « Après vous, madame, et quand vous êtes-là, en vérité, qui oserait jamais? » Tel était en quatre mots le sens de cette // 766 // lettre, d'ailleurs ne peut plus courtoise et mesurée, et à laquelle au demeurant on ne saurait reprocher que d'avoir été publiée, car, s'il est des causes qui demandent à être portées devant le public, celle-là, par sa nature, appartenait au genre tout intime. D'ailleurs, pour peu que cette propagande épistolaire continue, il n'y aura plus moyen de s'y reconnaître. Nous ne sommes pas de ceux qui voudraient voir les administrations de théâtre militairement organisées comme à Saint-Pétersbourg, et, Dieu merci, nous ne regrettons point le régime du Fort-l'Évêque; que penser pourtant de cette manie de porter au dehors des controverses qui, à l'exception d'un directeur et de sa pensionnaire, n'intéressent et ne regardent personne. Du moment qu'on s'était résolu à jouer cette partie de *Faust*, il convenait d'en bien calculer toutes les chances; or, comme le succès est la première idée qui se présente en pareil cas, on s'est très judicieusement demandé ce que deviendrait ce succès, s'il fallait que le congé de M^{lle} Nilsson vînt l'interrompre au bout de six semaines. M^{lle} Nilsson créera donc Marguerite à l'Opéra; puis, quand au mois de mai elle s'en ira pour ne revenir qu'en janvier; ce sera M^{me} Carvalho qui prendra le rôle. Ce métier d'étoile voyageuse a de tels avantages, qu'on peut aussi parfois en supporter les inconvéniens. Il faut bien songer à remplacer qui nous délaisse, et diviser un peu, sinon pour régner, du moins pour maintenir l'autorité d'une administration. Une deuxième étoile au ciel corrige l'autre, et personne ainsi ne fait la pluie et le beau temps.

Une illustre existence vient de disparaître sans que l'émotion dans Paris ait été bien grande. La mort de Rossini n'aura pas causé la moitié seulement de l'impression qui suivit, on s'en souvient, la mort de Meyerbeer. C'est que Meyerbeer fut enlevé debout, en plein combat; le coup qui le frappait tuait en même temps toute une postérité d'œuvres nées ou à naître, d'idées et de formes flottant dans les limbes de son cerveau infatigablement surexcité. Par là ce coup devenait vraiment un deuil public. La fin de Rossini n'a rien eu de ce prestige militant. L'auteur de *Guillaume Tell* avait, depuis quarante ans environ, renoncé à toutes les pompes du monde et du théâtre pour se confiner dans les relations et les jouissances domestiques. S'il écrivait encore, c'était en dehors du mouvement des esprits, et, comme Ingres composa ses derniers tableaux, en n'*exposant plus*. Aussi bien des gens pouvaient le croire mort, lorsque voici quelques semaines le bruit se répandit des atroces souffrances au milieu desquelles succombait ce génie jusque-là si favorisé de tous les dons. C'est un martyrologue en effet que l'histoire des derniers momens de cet homme pour qui le destin semblait n'avoir encore jamais eu que des couronnes et des sourires. Nous reviendrons sur cette grande existence, que nous avons déjà ici même à diverses

reprises et une fois surtout bien longuement étudiée (1). Laissons passer en at- // 767 // -tendant les petits racontages de circonstance, car aux jours où nous sommes la mort d'un homme de génie n'est guère plus que l'occasion d'une sorte de foire où l'on met à l'encan, comme les vieilles nippes de sa garde-robe, tout un solde d'anecdotes drolatiques et scandaleuses. Pour le pauvre Rossini, ce carnaval macabre n'a pas même attendu l'heure des funérailles. La fête musicale donnée à la Trinité n'était guère de nature à remonter le sérieux dans les âmes. On y jasait comme dans un salon du meilleur monde, les programmes circulaient de main en main avec un froissement de papier satiné on ne peut plus en harmonie avec le cérémonial liturgique, et les bravos se contenaient à peine lorsqu'est venu le duo de l'Alboni et de la Patti, une incomparable merveille d'exécution. Quant à l'illustre défunt, qui pourtant payait les violons, c'était dans cette foule de gens curieux et distraits à qui s'en soucierait le moins. On lui tournait le dos, on grimpaît sur les chaises pour mieux voir. Et vraiment Rossini ne pouvait mieux faire que de mourir pour donner à cette aimable compagnie le divertissement d'une si édifiante matinée. Laissons à toutes ces misères le temps d'être oubliées, et parlons du *Barbier de Séville* [*Il Barbiere di Siviglia*] et de *Guillaume Tell*. Le jour viendra bientôt peut-être où quand il sera question de Rossini on ne trouvera plus à citer que ces chefs-d'œuvre, deux dates entre lesquelles tout un monde de créations aura vécu, brillé, multiplié à l'infini et disparu sans retour. C'est contre ces réactions exagérées qu'il importe à la critique de s'élever. Du Rossini de Stendhal avec sa *Pietra di paragone* [*La pietra del paragone*], sa *Cenerentola*, sa *Gazza* [*La Gazza ladra*] et même son *Otello*, tout n'est certes pas à conserver ; mais on aurait aussi par trop mauvaise grâce à vouloir aujourd'hui tout rejeter. Lui-même, dans la pleine conscience qu'il avait de sa force, n'hésitait pas à faire la part de l'oubli, et la faisait très large, tout en invoquant pour circonstance atténuante les mœurs du temps où il avait vécu, sa jeunesse et les conditions hâtives d'un travail obligé, car c'était le bon sens en personne que cet homme de génie, et tous ceux qui, s'évertuant à bien définir, à classer son œuvre, chercheront à fixer le trait original de cette physionomie trouveront comme nous que c'est grand dommage qu'il n'ait pas eu son Eckermann.

(1) Voyez la *Revue* des 1^{er} et 15 mai 1854.

Journal Title : REVUE DES DEUX MONDES

Journal Subtitle : None

Day of Week : Sunday

Calendar Date : 1^{er} DÉCEMBRE 1868

Printed Date Correct : Yes

Volume Number : TOME LXXVIII – SOIXANTE-DIX-HUITIÈME VOLUME

Year : XXXVIII^e ANNÉE

Series : SECONDE PÉRIODE

Issue : Livraison du 1^{er} Décembre 1868 (NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1868)

Pagination : 762 à 767

Title of Article : REVUE MUSICALE

Subtitle of Article : LA REPRISE DES *Huguenots*

Signature : F. de LAGENEVAIS

Pseudonym : F. de LAGENEVAIS

Author : Ange-Henri Blaze

Layout: Main Text

Cross-reference: None